

Québec français



Éternelle Anne Hébert

Maurice Émond

Number 117, Spring 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/56086ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Émond, M. (2000). Éternelle Anne Hébert. *Québec français*, (117), 27–27.



Éternelle

par Maurice Émond

Anne Hébert

Anne Hébert est morte le samedi 22 janvier dernier. Comment y croire vraiment ? N'ha-bite-t-elle pas notre paysage littéraire depuis plus de soixante ans ? Ne nous a-t-elle pas habitués à de longs silences suivis de réapparitions fulgurantes ? Alors, à chaque nouveau livre, on retrouvait une Anne Hébert toujours aussi jeune et belle, toujours égale à elle-même dans son être et dans son art, malgré les années qui s'accumulaient. Une Anne Hébert qui venait à nous avec son sourire timide et pourtant si rayonnant, avec sa parole avare et en même temps si franche, si juste, si sincère, avec ses mots qui allaient droit à l'essentiel, sans ménagement. Cette fois, elle est bel et bien disparue à jamais. Pourtant, ces derniers jours, on ne l'a jamais tant vue, tant entendue. Les médias se sont empressés de nous la montrer, de nous la faire entendre. Comme si cela pouvait retarder un peu l'inévitable. Au milieu de toute cette agitation médiatique, on peut s'illusionner un instant. Mais aucun artifice ne saura combler bien longtemps l'immense vide que laisse sa mort.

Reste l'œuvre, variée, riche, multiforme, à nulle autre pareille, inimitable et indispensable. Anne Hébert a consacré sa vie à l'écriture de ses poèmes, de ses contes et nouvelles, de ses pièces de théâtre et de ses romans. Écrire était pour elle une « solitude rompue » (*Poèmes*, p. 71), un don de vie, une forme de maternité, elle qui aurait tant aimé avoir des enfants ; mais aussi un appel irrésistible, un sacerdoce : « Que celui qui a reçu fonction de la parole vous prenne en charge comme un cœur ténébreux de surcroît, et n'ait de cesse que soient justifiés les vivants et les morts en un seul chant parmi l'aube et les herbes » (*Poèmes*, p. 75). Toute sa vie, elle a été fidèle à cet engagement et a assumé le rôle qui lui était dévolu, un engagement qui nous rejoignait tous, qui nous embrassait tous, qui nous libérait de nos silences, de nos désespoirs et de notre solitude. Elle en avait pleinement conscience : « Et moi, je crois à la vertu de la poésie, je crois au salut qui vient de toute parole juste, vécue et exprimée. Je crois à la solitude rompue comme du pain par la poésie » (*Poèmes*, p. 71).

Peut-on encore mesurer le courage de cette jeune femme qui ose écrire et publier en 1942 *Songes en équilibre* et surtout, en 1950, ce magnifique et terrible récit qu'est « Le torrent » ? Dans un Québec encore conservateur et emmitoufflé dans ses vérités, voici qu'une voix de femme affirme haut et fort : « J'étais un enfant dépossédé du monde. Par le décret d'une volonté antérieure à la mienne, je devais renoncer à toute possession en cette vie » (*Le torrent*, p. 9). Mais comment pouvait-elle tenir de tels propos ? Les éditeurs n'ont pas voulu cautionner

un tel texte, qu'elle publie quand même à ses frais. Non, elle n'allait pas se taire. Elle voulait dénoncer les voix hypocrites et soulever les masques. N'avait-elle pas « reçu la passion du monde, épée nue sur [ses] deux mains posée » (*Poèmes*, p. 73) ? Elle descendrait au plus profond du *Tombeau des rois* avant de « tourne[r] vers le matin / ses prunelles crevées » (*Poèmes*, p. 61) en un regard visionnaire. Ses romans suivent le même itinéraire depuis *Les chambres de bois* jusqu'à son tout dernier, *Un habit de lumière*, en passant par le terrible et grandiose *Les enfants du sabbat*.

Oui, Anne Hébert irait au cœur du drame humain en même temps que de sa propre vérité intérieure ou elle n'écrirait pas. Elle savait à quoi elle s'exposait, elle devinait bien les forces en présence qui allaient tout faire pour l'attirer vers elles ou la faire taire. « Et ce n'est pas une mince affaire que de demeurer fidèle à sa plus profonde vérité, si redoutable soit-elle, de lui livrer passage et de lui donner forme » (*Poèmes*, p. 70). C'est néanmoins ce qu'elle a réussi à faire, s'éloignant du Québec quand il le fallait, y revenant régulièrement pour y retrouver ses paysages d'enfance, pour se ressourcer ou tout simplement pour respirer l'air du pays. Elle n'a jamais voulu faire partie des chapelles littéraires, des mouvements idéologiques ou politiques qui la détourneraient de son but. Et elle a réussi à donner forme et vie à « sa plus profonde vérité » comme peu d'écrivains savent le faire. Personne ne peut revendiquer Anne Hébert comme lui appartenant. Elle est d'une race à part, comme les plus grands.

Les lecteurs ne s'y trompent pas, eux qui la lisent dans tous les pays du monde, jusqu'au Japon et en Chine où elle est traduite, jusqu'au cœur de l'Afrique, de l'Amérique du Sud et de l'Australie. C'est qu'en étant fidèle à elle-même, à sa propre vérité et à celle de ses racines, chacun reconnaît une voix juste et vraie, une voix amie qui nous conduit vers notre propre cœur inconnu. Elle a su aller là où nous ne pouvions aller et, du coup, nous ouvre tous les chemins, nous encourage à toutes les audaces, nous permet toutes les écritures.

Qui d'entre nous, apprenant son décès, ne s'est pas dépêché de la relire et de la sentir toujours bien vivante ? Quel étrange déchirement que de la savoir disparue à jamais et en même temps de la retrouver si intensément présente dans chacun de ses livres ! Éternelle Anne Hébert.

Que celui qui a reçu fonction de la parole vous prenne en charge comme un cœur ténébreux de surcroît, et n'ait de cesse que soient justifiés les vivants et les morts en un seul chant parmi l'aube et les herbes.